

"ASSYRIENS" OU ARAMÉENS?

Dans le premier numéro de la revue¹ Mgr G. Khouri-Sarkis posait la question : « Eglise Assyrienne... jusqu'à quel point ce vocable correspond-il à une réalité historique ? ».

Pour commencer à répondre à cette question épineuse, j'ai cru pouvoir affirmer dans mon étude sur *La protohistoire chrétienne du Hakkâri turc*² la présence d'autochtones dans ces montagnes et leur christianisation dès les premiers siècles de notre ère. Pouvons-nous maintenant faire un pas de plus et déclarer que ces gens que l'on est convenu d'appeler « Assyriens » sont vraiment les « véritables et seuls descendants »³ des anciens Assyriens, retirés dans les montagnes du Hakkâri après la chute de leur empire, en 612 avant Jésus-Christ ?

Eux-mêmes le croient aujourd'hui, et leurs maisons s'ornent de lithographies de Sémiramis sur son char ; leurs cartes de Noël représentent Assurbanipal enfonçant une lance dans la gueule d'un lion ; leurs enfants sont appelés Sargon et Sennachérib.

Mais sont-ils vraiment de la race des terribles conquérants Assyriens de jadis ? En français et en anglais la similitude de noms est complète. Elle tend à le devenir en arabe ; alors qu'il y a quelques années on distinguait soigneusement entre les anciens Ashûryîn et les modernes Athûryîn⁴, ces derniers revendiquent maintenant le premier nom. Ont-ils raison ?

Un des premiers champions de la cause fut le savant Mgr Addaï Scher. Dans son *Histoire de Chaldée et d'Assyrie*⁵ il a consacré trois pleines pages de la préface à soutenir la thèse.

En résumé, selon le prélat, le nom indivisible de Chaldéens-Athoriens s'appliquait dans l'antiquité à un seul et même peuple, de langue, de civilisation et de coutumes communes. S'ils négligèrent leur titre de Chaldéens, c'est parce que celui-ci était désormais synonyme d'astrologues païens, alors qu'eux-mêmes étaient devenus chrétiens.

Il n'entre pas dans mon sujet de discuter si les Nestoriens de Chypre, revenant à l'Eglise catholique en 1444, eurent tort ou raison de demander à Eugène IV d'être appelés dorénavant « Chaldéens »⁶, il suffit de suivre ici les cheminements mystérieux du mot « Assyriens ».

SYRIENS ET ASSYRIENS

Si le nom de « Chaldéens » fut en effet abandonné par les anciens, celui d' « Assyriens » devait avoir un sort plus tourmenté. Dès avant le christianisme, les auteurs grecs et latins semblent avoir employé indifféremment les mots « Assyriens » et « Syriens »⁷. Les linguistes expliqueront que le second n'est qu'une forme brève du premier, par aphérèse du « a » préfixé,

¹ *Orient Syrien*, vol. I (1956) p. 10.

² *Orient Syrien*, vol. IX (1964) p. 443-472.

³ P. RONDOT, *Les Chrétiens d'Orient*, (*Cahiers de l'Afrique et de l'Asie*, vol. 4) Paris 1955, ch. 8, p. 152-170 : *Les Assyriens*, ici p. 152

⁴ La distinction n'existe plus dans la *Selected List of Modern Literary Arabic*, compiled by The Middle East Centre for Arabic Studies, Shemlan, Liban 1959, p. 132.

⁵ Kaldû wa Athûr, t. 2, p. a, b, c.

⁶ *The Oxford Dictionary of the Christian Church* (éd. 1961, Londres, OUP) s. v. *Chaldean Christians*, (p. 259) ne cache pas son scepticisme sur ce point : « convenient, if not very appropriate title ».

lequel serait une sorte d'article (proto)hittite⁸. S'il fallait faire une distinction entre les deux noms, certains spécialistes des études grecques penseraient plutôt que les *Surioi* désignaient de préférence les tribus non-assyriennes de l'empire assyrien⁹. Parmi ces tribus, les Araméens avaient évidemment une place prédominante¹⁰. Aussi Posidonius (vers 150 av. J.-C.) dit-il que ceux que les Grecs appelaient Syriens se donnaient eux-mêmes le nom d'Araméens¹¹. Encore au VI^e siècle de notre ère, Siméon de Béth Arsham appelle indifféremment le patriarche Acace assyrien ou araméen¹².

Sous l'administration gréco-romaine, le nom de Syriens gagne sur son rival, mais ce n'est pas tout de suite qu'il devient synonyme de « chrétiens », car la grande province de Syrie, dont le centre était Antioche, était aussi bien diocèse civil que religieux. En fait et jusqu'à nos jours le nom de Syriens aura toujours un double sens, signifiant tantôt les habitants du pays appelé Syrie, et tantôt les chrétiens « syriaques » ; les traducteurs arabes de l'*Encyclopédie de l'Islam*, à l'article *Irbil* par exemple, ne s'y sont pas toujours reconnus.

Quand « Assyrien » ou « Syrien » en viendra à signifier « chrétien », il n'aura plus aucune référence ethnique propre, mais sera de plus en plus synonyme d'« Araméen »¹³, d'où le Béth Aramâyé sera bientôt appelé Sûristan ou Athorestan, autrement dit : Assyrie. Noeldeke a été le premier à le remarquer¹⁴, et Honigmann et Maricq l'ont établi¹⁵, chez les auteurs 'grecs et latins le nom d'Assyrie garde tantôt le sens classique et signifie l'ancien empire, donc en gros la grande Adiabène, tantôt il désigne la province royale sassanide, celle qui a pour centre les Villes de Séleucie et Ctésiphon, donc la Babylonie classique, le futur Al-'Irâq al-'Arabi. Pour Trajan, comme pour les Sassanides, et probablement aussi pour les Parthes, la province d'Assyrie

⁷ Il sortirait de mon sujet et de ma compétence de tenter un relevé de l'emploi des vocables : *Asurios*, *Surios*, *Suros*, selon les différentes périodes. La Bible hébraïque ne connaît que le mot *Aram*, et Homère parle des *Aramoi*. Hérodote, au V^e s. av. J.-C., semble avoir été le premier à employer tantôt « Syriens » et tantôt « Assyriens » (II, 12, etc.), mais paraît penser (VII, 13) que ce dernier mot est une forme barbare. (cf. D.G. HOGARTH, art. *Syria*, dans *Encyclopedia Biblica*, IV (1903), col. 4845, et *Encyclopedia Britannica*, XXI (1929) p. 715). Les auteurs postérieurs (Xénophon, *Anabase* I. 4 et Cyr. 2. 5 ; Strabon 16,737 ; Plin., etc.) sont toujours aussi vagues dans l'emploi des noms. Un essai de classement a été tenté par L. DILLEMANN, *Haute Mésopotamie*, p. 86-88, d'après les travaux de Noeldeke, Schwartz et Honigmann.

⁸ Cf. E. HONIGMANN et A. MARICQ, *Recherches sur les Res Gestae Divi Saporis* p. 45 n. 1 – On connaît cependant un district, probablement du nord Euphrate, cité par les Babyloniens sous le nom de *Suri*, qui n'est évidemment pas l'Assyrie classique. Cf. *Enc. Bibl.* et *Brit. cit.* – Par ailleurs il est difficile de dire quelle différence fait THEODORET de CYR, *Hist. Eccl.* lib. I cp. 7 (*P. G.*, t. 82 p. 917-918) entre les Syriens et les Assyriens qui tous appellent Nisibe Antioche de Mygdonie.

⁹ BLACK, *Bible Dictionary*, 1954, p. 720-721.

¹⁰ Il faut bien remarquer que les Araméens anciens, dont les différentes peuplades se répandirent dans ces régions depuis le XIV^e siècle av. J.-C., se trouvèrent souvent en lutte avec les Assyriens, avant de leur être soumis. cf. *Aram Naharaim* du regretté P. Roger T. O'CALLAGHAN (*Pont. inst. Bibl.*, 1948, *Acta Orientalis* 26, p. 93-97, 100-105, 125-127, avec la carte (n° III) de la période Aramo-Assyrienne (1350-1000).

¹¹ Texte grec dans DILLEMANN, cit. p. 86 ; de même Strabon, cité in *D. B.*, s.v. *Syrie* par A. LEGENDRE, t. 5, col. 1930-1948.

¹² *Lettre*, dans *B.O.*, t. I, p. 204 et 351.

¹³ Déjà chez Josèphe (cf. *Res Gestae*, p. 49, n. 2 et p. 45) et chez les LXX, qui traduisent l'hébreu *Aram* par *Suria*, cf. *Encyclopedia of Religion and Ethics*, éd. James HASTINGS, t. 12 (1921 et 1934) col. 164 b., et sq. s.v. *Syrians* (or *Arameans*) par FREDERIC MACLER. Voir également la *Bible de Jérusalem*, v.g. à II. Mach, 15:36, p. 320, note d.

¹⁴ In *Hermes*, vol. 5 (1870) p. 443 sq.

¹⁵ Cependant, note discordante dans DILLEMANN, cit. p. 288-289.

occupait la Mésopotamie du sud¹⁶. Cependant, quelles qu'aient été les appellations politiques, les chrétiens s'en sont toujours tenus au nom de Béth Aramâyé pour la Babylonie, et ont toujours réservé le nom d'Athor à l'Assyrie classique¹⁷.

Mais il faut faire ici une remarque que je crois importante et qui dérive de la comparaison morphologique des deux appellations, Béth Aramâyé et Athor. La première comporte un éthique, c'est le district où habitent les Araméens ; la seconde est une survivance purement historique du passé de la glorieuse Assour, et je n'ai jamais rencontré l'appellation de Béth Athorâyé¹⁸.

Ceci dit, on devine tous les quiproquos que ne peut manquer d'engendrer, et qu'a engendrés en fait¹⁹, l'équivoque entre les deux Assyrie, terme administratif civil pour le Sud et terme classique adopté par les chrétiens pour le Nord.

En résumé donc, peut-être peut-on dire ceci : de l'Assyrie antique le nom, abrégé en « Syrie », passe à une grande province romaine ; quand les Araméens de cette province deviennent chrétiens, « Syrien » devient synonyme de « chrétien » ; enfin, si Maricq a raison, le périple du nom se serait conclu lorsque, à cause du christianisme de ses habitants araméens, la Babylonie fut à son tour appelée Assyrie.

Mais entre temps les entités raciales s'étaient bien estompées. Les Syriens, c'est-à-dire les chrétiens, du nord et du sud de l'Iraq, et notamment les Athoriens de la région de Ninive, n'étaient plus seulement de souche araméenne, mais offraient un mélange de toutes les races. Mèdes, Perses, Parthes, Juifs, Kurdes, sans exclure les descendants des anciens Assyriens, tout cela s'était fondu à l'intérieur de la Grande Eglise Syrienne. A partir de 424, celle-ci se scinde en Orientale et Occidentale', et les hérésies christologiques, comme les guerres entre Perses et Romains, auront vite fait de bouleverser les frontières entre les deux rites et de brasser encore les races.

Le seul point qui puisse être avancé avec certitude est que, pour les historiens des religions et les liturgistes, Araméens du sud et habitants d'Athor au nord, sont des « Syriens », orientaux ou occidentaux. Du point de vue des croyances, ils sont nestoriens ou monophysites.

Et les noms continuent leur sarabande. On en retrouve toute la gamme chez les auteurs orientaux des XI^e, XII^e et XIII^e siècles, qui emploient indifféremment les vocables de Syriens, Athoriens, Chaldéens, voire même Babyloniens²⁰.

¹⁶ *Compléments aux Recherches sur les Res Gestae*, dans *Syria*, vol. 35 (1958) notamment p. 349 ; et *La province d'Assyrie créée par Trajan*, dans *Syria*, vol. 36 (1959) p. 254-263 et carte p. 258, par A. MARICQ.

¹⁷ La Babylonie, la Perse et Athor étaient les trois régions centrales de l'Eglise Syrienne Orientale, d'après le patriarche Timothée, *Lettre aux moines de Mar Maron*, éd. Mgr BIDAWID, p. 85, trad. p. 117, et d'après THOMAS DE MARGA, *Book of Governors*, t. II, p. 40. Il semblerait donc assez impropre de nommer toute l'Eglise par ce qui n'en était qu'une partie, la province d'Athor (v.g. province d'Isho' yaw, métropole d'Erbil, *Lettres* ; *CSCO*, lat. p. 81) c'est-à-dire le pays de Mossoul, même si ses habitants sont « les plus sages, les mieux faits, les plus beaux de tous les hommes » (BAR HEBRAEUS, *Le candélabre des sancturaires*, trad. fr. de JEAN BAKOS, *P.O.*, t. 22, fasc. 4, p. 98 ; quatrième climat. Voir dans la note 6 une citation parallèle de Moïse bar Kîpho).

¹⁸ Tout au plus doit-on signaler que Thomas de Marga, au IX^e s., utilise en poésie le nom de *la cité des Athorâyé* pour Mossoul. *Bk.* II, p. 368.

¹⁹ *Res Gestae*, p. 50 ; *La province*, p. 256.

²⁰ D'après leurs propres documents ASSEMANI les appelle *tantôt Chaldaei seu Assyrii, Syri nestoriani*, ou *Babylonii*. cf. *B. O.*, t. 3/2, p. 1, 3, etc., Table p. 957. – Sacrifiant à l'usage arabe, MARI, *Liber Turris*, lat. p. 24, ar. p. 28,

L'USAGE ROMAIN

Les documents de la chancellerie pontificale, qui se multiplient par suite des tentatives d'union aux XVII^e et XVIII^e siècles, tentent de mettre un peu d'ordre dans les appellations. Il y a bien encore un peu de flottement ; par exemple l'envoyé de Rome, Léonard Abel, en 1597, emploie sans distinction les termes de « nation chaldéenne en Assyrie » ou de « nation assyrienne », et va même jusqu'à localiser Mossoul, voire Djézirat ibn 'Omar, en Babylonie²¹ ; les pièces officielles placent Mossoul « in Assyria Orientali »²². 'Awdisho' IV Marûn (1555-1571), successeur de Sulaqa, est encore appelé quelquefois par Rome « patriarche des Assyriens et des Chaldéens », mais la plupart du temps il est « patriarche des Assyriens et de Mossoul », ou « patriarche des Assyriens orientaux »²³.

En 1582, le représentant à Rome de Simon IX Denha, le métropolite d'Amed, Eliya Hormizd, s'intitule « chaldéen d'Assyrie » et demande au cardinal Caraffa que les gens de sa nation « ne soient plus appelés Nestoriens mais Chaldéens orientaux de l'Assyrie catholique »²⁴. En fait, un document de 1610 parlera des « Chaldéens orientaux »²⁵.

Cependant, une ligne de conduite se dessine et, comme l'a remarqué S.E. le cardinal Tisserant²⁶, Rome donne aux successeurs de Sulaqa (les Simon) le titre de « patriarche des Assyriens orientaux », et à ceux de Simon bar Mama (les Elie) celui de « patriarche de Babylone ». En réalité, l'Assyrie proprement dite ne dépendait pas du patriarche des « Assyriens orientaux », puisque la délimitation des territoires, telle qu'elle était fixée en 1610²⁷, assignait à Elie VIII, « patriarche de Babylone », une éparchie s'étendant d'Amed à l'Assyrie, la Babylonie et Basrah, jusqu'à Erbil, le Hakkâri et la Perse, c'est-à-dire en gros l'Iraq actuel avec une partie de la Turquie du sud, alors que Simon X, « patriarche des Assyriens orientaux », gouvernait de la Perse à Djulamerk et de Seert à Amed.

Si Rome s'en tiendra désormais à ces appellations, les intéressés eux-mêmes ne les utiliseront guère. A côté de son titre de Patriarche de Babylone, Elie VIII emploie aussi celui de Patriarche de l'Orient²⁸ et de Serviteur du siège de saint Thaddée. D'autre part, Simon V (Simon VIII Denha), écrivant à Clément X en 1670, s'appelle également « serviteur du siège patriarcal qui est en Orient »²⁹.

A partir de 1681, avec la conversion au catholicisme de l'archevêque d'Amed et son investiture patriarcale sous le nom de Joseph 1^{er}, on aura même trois patriarches : un Joseph, « patriarche des Chaldéens », ou « patriarche de Babylone » à Amed, un Simon sur la frontière turco-iranienne, et un Elie en Mésopotamie, avec siège à Rabban Hormizd ou à Mossoul même.

appellera le Béth Aramâyé, la région des Nabatéens.

²¹ *Genuinae Relationes*, p. 115-116, 118, 121.

²² *Ibid.* p. 15, 24, 32, 52, 63, 64.

²³ *Ibid.* p. 52 à 75.

²⁴ *Ibid.* p. 91, 97.

²⁵ *Ibid.* p. 108.

²⁶ Art. *Nestorienne (Eglise)* dans *DTC*, col. 231.

²⁷ *Genuinae Relationes*, p. 110-114.

²⁸ *Ibid.* p. 143.

²⁹ *Ibid.* p. 202.

En résumé, les documents romains montrent l'emploi du titre d'Assyrie, du XVI au XVIII^e siècle, pour désigner le patriarche des confins turco-persans, alors que le patriarche dont dépend l'ancienne Athor s'appelle patriarche de Babylone. Evidemment, il suffisait de s'entendre, mais la géographie et l'histoire semblent n'avoir eu qu'un maigre rôle à jouer dans l'attribution des différents titres. Encore faudrait-il voir, avant de parler d'Assyriens, comment le vocable était traduit (par les secrétaires maronites) en syriaque et en arabe, quand ces textes étaient envoyés à leurs destinataires ; était-ce Athorâyé ? ou Surâyé ? Malheureusement seuls les originaux latins ou italiens semblent subsister.

COMMENT SE DÉSIGNAIENT-ILS EUX-MÊMES ?

Quant au peuple, ce peuple qui aujourd'hui revendique le nom d'Assyrien, comment se nommait-il lui-même ? Il faut attendre le XIX^e siècle et les missionnaires protestants qui vécurent parmi eux pour avoir quelques témoignages à ce sujet.

Le Dr Asahel Grant, par exemple, qui publie en 1844 son abracadabrant *The Nestorians or the Lost Tribes*³⁰, ne mentionne pas une seule fois le nom d'Assyriens. Si l'on objecte qu'il ne l'a pas fait pour ne pas compromettre sa peu probable théorie que les Nestoriens représentent les restes des dix tribus juives disparues, nous pouvons prendre l'ouvrage d'un homme qui les connaissait bien, le Rev. G.P. Badger. Dans son classique *The Nestorians and their Rituals*, paru en 1852³¹, il ne les appelle jamais Assyriens. Ceci est d'autant plus frappant que, pour mettre au point les élucubrations du Dr Grant, Badger fait « quelques remarques sur les noms par lesquels les Nestoriens se désignent eux-mêmes »³². Plusieurs noms sont mentionnés, mais pas celui d'Assyriens³³.

De même, *l'Histoire de la Mission de l'American Board : Eglises Orientales*³⁴, par R. Anderson, comporte plusieurs chapitres sur la mission auprès des Nestoriens. L'un des chapitres³⁵ est intitulé « la Mission d'Assyrie », mais l'auteur s'empresse de préciser³⁶ que « la Mission d'Assyrie a été ainsi nommée pour des raisons géographiques ». Et nous voyons que, de fait, elle concernait d'autres chrétiens que les Nestoriens. Quatre chapitres de ce livre sont consacrés aux « Nestoriens »³⁷ et nous amènent jusqu'en 1870 sans que l'auteur utilise une seule fois le nom d'Assyriens. A cette date, la Mission est transférée au Presbyterian Board of Foreign Missions et appelée « Mission en Perse », parce qu'elle se limite désormais à la région d'Urmia.

1886 : FONDATION DE L'ÉQUIVOQUE

Cependant les choses avaient commencé à changer. En 1867, les « chrétiens d'Assyrie, habituellement appelés Nestoriens » avaient adressé à l'Eglise d'Angleterre, par l'intermédiaire

³⁰ Londres, Murray 1844.

³¹ 2 vol., Londres 1852.

³² Vol. I, p. 223-224.

³³ Cependant, p. 179 et 190, il est prêt à admettre une certaine descendance assyrienne « chez tous les peuples de la région, Nestoriens, Jacobites, Sabéens, Yézidis, beaucoup parmi les Kurdes ».

³⁴ Vol. 4, Boston 1875.

³⁵ Ch. 27, p. 78-106.

³⁶ P. 83.

³⁷ Ch. 28, 29, 36 et 37 ; p. 107-149, 280-323.

des archevêques de Canterbury et d'York, un appel à l'aide, afin de les tirer de leur « grande ignorance et obscurantisme ». Le 7 janvier 1870, l'archevêque de Canterbury transmettait leur lettre aux fidèles anglicans³⁸. Une fois déjà au cours du texte, le nom de « chrétiens d'Assyrie » devient « chrétiens assyriens » sous la plume du prélat. Il faut bien remarquer cependant que ce n'est là qu'un adjectif à valeur de terme géographique, et non l'affirmation d'une appartenance comme l'eut été l'expression « Assyriens chrétiens ». En fait, les seules revendications que ceux-ci s'estiment en droit de faire visent la libéralité des Anglicans.

A l'été de 1876, un émissaire de l'archevêque est envoyé visiter les districts du Hakkâri et d'Urmia, étudier la situation et évaluer les besoins. Son voyage est financé par les deux sociétés *for promoting Christian knowledge* et *for the Propagation of the Gospel*. L'envoyé, appelé Edward Lewes Cutts, publiera en 1877 deux ouvrages. Le premier est un rapport officiel à l'archevêque et aux sociétés qui avaient patronné l'expédition. Il est intitulé *The Assyrian christians*, ce qui veut dire « les chrétiens d'Assyrie »³⁹. Sauf dans le titre, le mot Assyriens n'est jamais mentionné dans le rapport, et tout le long du document on parle de « Nestoriens ».

Le même année 1877, Cutts publiait également, pour le grand public, une description de son voyage, sous le titre *Christians under the Crescent in Asia*. Le terme « Assyrian » y est employé deux fois : A la fin d'une nomenclature de communautés d'Orient (p. 344-345) on rencontre les « chrétiens assyriens », ou plutôt « chrétiens d'Assyrie ». On précise bien de qui ils sont les *descendants and representatives* : il ne s'agit pas encore des anciens Assyriens, comme « l'ordinaire contresens de l'antidate » pourrait nous induire à l'attendre, mais tout simplement *of the ancient Church of the further East*.

Résumant ailleurs (ch. XV) *l'histoire des Nestoriens*, Cutts précise encore que « par race » aussi bien que par « lignée ecclésiastique », les Nestoriens modernes descendent des chrétiens orientaux anciens. Il n'est pas question de revendiquer une autre filiation.

Et ce qui prouve bien que l'auteur n'a pas d'implications ethniques à l'esprit, c'est qu'il emploie à nouveau le terme pour mentionner, parmi les chrétiens vivant à Diarbékir, les « Jacobites, ou Assyriens monophysites »⁴⁰. On remarquera qu'ici, pour la première fois, « Assyriens » est devenu substantif. Cutts parle donc bien des « Assyriens », mais pour désigner les Jacobites.

On voit cependant comment il sera facile de passer des *Assyrian christians*, les chrétiens d'Assyrie, aux *Christian Assyrians*, les Assyriens chrétiens.

³⁸ Reproduit in extenso par CUTTS, *Crescent*, p. 348.

³⁹ Je remercie ici Mr J. P. G. Finch, qui a bien voulu dépouiller pour moi à Londres ces deux ouvrages, allant jusqu'à Lambeth Palace pour trouver le rapport, et qui m'a fait d'utiles suggestions sur les éléments psychologiques du choix. Le titre complet du rapport est : *The Assyrian Christians. Report of a journey undertaken by desire of His Grace the Archbishop of York to the Christians in Koordistan and Oroomiah, by the Rev. Edward L. Cutts, B. A.*, chez B. Clay, Sons and Taylor, Londres 1877.

⁴⁰ En 1934-1935 un syrien orthodoxe sera président de la Fédération Nationale Assyrienne d'Amérique (cf. *The British Betrayal of the Assyrians*, Chicago 1935, par YUSUF MALEK, lui-même chaldéen de Tell Kaif, face p. 102). Il dira : « les Jacobites sont Jacobites seulement à cause de leur foi religieuse ; ils sont Assyriens en vertu de leur nationalité ». De même, actuellement à Marseille, c'est un syrien orthodoxe qui est président du comité d'entre-aide assyrien.

La suite officielle donnée à l'enquête et au rapport de Cutts fut la création par l'archevêque Benson, en 1886, de *The Archbishop's Assyrian Mission*, c'est-à-dire la Mission archiépiscopale d'Assyrie.

On peut deviner à travers les œuvres de Cutts pourquoi le nom fut choisi. La Mission ne pouvait à aucun prix être appelée « nestorienne ». Les intéressés eux-mêmes ne se désignaient pas par ce nom et prétendaient bien que leur Eglise était antérieure à Nestorius ; d'ailleurs la *solemn conviction* de l'auteur⁴¹, suivant en cela un rapport de Badger à la *Church Conference* de Liverpool en 1869, était bien que les « so called Nestorians » ne professaient pas l'hérésie de Nestorius, et en tout cas seraient tout à fait prêts à adopter les formules du concile d'Ephèse si l'Eglise d'Angleterre venait à leur secours.

Du point de vue de l'Eglise Anglicane, appeler la Mission « nestorienne » semblerait indiquer une volonté de conversion, car les lecteurs de Gibbon ne pouvaient ignorer les résonances doctrinales du nom. Or, l'archevêque l'avait déjà dit dans sa lettre de 1870, « le but n'est pas de faire des prosélytes pour l'Eglise d'Angleterre, mais de les aider à réformer leur propre Eglise, là où il en est besoin, sur une base « primitive » et d'après des modèles « primitifs ». Suivant déjà cette ligne de conduite, Cutts critique les missionnaires américains qu'il avait rencontrés, parce qu'ils avaient agi autrement.

Si donc la Mission ne pouvait être appelée Nestorienne, le plus simple était de s'en tenir à une appellation géographique approximative : la Mission d'Assyrie. On ne pressait pas trop le rapport avec les anciens Assyriens, qui auraient pu ne pas être très sympathiques à ces grands lecteurs de la Bible qu'étaient les Victoriens, mais il était de bonne guerre pour les promoteurs d'une souscription de jouer sur l'engouement à l'égard de tout ce qui venait d'Assyrie, où les découvertes archéologiques toutes fraîches venaient d'enthousiasmer l'Angleterre.

Plus tard, en 1910, écrivant un livre sur *The Assyrian Church*, un membre de la Mission, le Rev. W. A. Wigram, n'appellera jamais ses membres « Assyriens », il parlera seulement (p. 23) de l'Eglise d'Assyrie, et ailleurs (p. 309) de Jacobites et de Nestoriens, en ajoutant la remarque que « en effet, puisqu'ils avaient alors accepté l'étiquette que d'autres leur avaient accolée, nous pouvons peut-être nous aussi nous en servir ». Dans sa préface (p. VII et VIII) il avait bien précisé que le nom d'Eglise Assyrienne n'avait été adopté que parce que tous les autres noms (Orientaux, Perses, Syriens, Chaldéens, Nestoriens) étaient déjà utilisés par d'autres groupes ou seraient une source d'erreur pour le lecteur anglais. C'est pourquoi on avait abandonné tous ces noms et adopté un vocable « qui a du moins le mérite d'être familier aux amis de cette Eglise aujourd'hui ». Mais, bien entendu, « there is no historical authority for this name »⁴².

Un autre membre de la Mission de l'Archevêque, le Rev. G. J. Mc Gillivray⁴³ explique le titre à son tour : « Pourquoi la Mission fut appelée Assyrienne, c'est un peu difficile à comprendre. Les gens eux-mêmes ne s'appellent pas Assyriens mais Syriens, ou, s'ils veulent se distinguer des Syriens Occidentaux, Syriens de l'Orient. La seule raison pour les appeler

⁴¹ Crescent, p. 232-233.

⁴² Dans le même sens, le P. F. W. ANDERSON, S. J., dans *A sketch of the ethnical... position in Transformation, Syria and Iraq (Eastern Churches Quarterly, vol. 8 (1949) p. 106)*, dira : « Les termes de Chaldéen et Assyrien, qui évoque des souvenirs de grandeur passée, ont peu de signification ethnique véritable ».

⁴³ *Through the East to Rome*, Londres, Burns 1931, p. 30.

Assyriens est qu'ils occupent une portion de ce qui fut l'empire assyrien, mais qui fit partie également, en d'autres temps, de différents autres empires. Le titre, en tout cas, a l'avantage d'être pittoresque ».

Le nom fut vite adopté et resta. On le trouve désormais dans tous les ouvrages parlant des minorités de ce coin du monde. Un des premiers auteurs à utiliser le nom nouveau est peut-être H. Rassam, dans *Ashur and the Land of Nimrod*⁴⁴.

Il faut noter cependant que même les écrivains qui emploient le nom d'Assyriens ne reconnaissent pas ainsi, ipso facto, l'origine ethnique de ceux qui le portent. En fait la question n'a pas encore été soulevée à ce moment, même par les Nestoriens eux-mêmes. Sir Harry Luke, par exemple, dans *Mosul and its Minorities*⁴⁵ respecte la convention à propos de leur nom, mais quand il raconte longuement leur histoire il les appelle toujours Nestoriens⁴⁶. Il ne commence à utiliser le nom d'Assyriens qu'après avoir mentionné la Mission de l'Archevêque. Quant au problème de leur appartenance raciale, il ne le soulève jamais⁴⁷.

S.H. Longrigg, historien de l'Iraq moderne⁴⁸, mentionne très souvent les Assyriens, mais le passage où il laisse deviner son opinion personnelle est celui où il dit : « Ces Syriens Orientaux, ou Nestoriens, ou Assyriens, pasteurs et cultivateurs, étaient une ancienne *millet* chrétienne, syriaque de langue, d'origine et de sang incertains ».

Il semble donc que, à peu près jusqu'à la guerre de 1914 l'appellation « Assyriens » n'ait été utilisée que pour sa commodité, pour éviter le nom de Nestoriens, alors que le problème de son exactitude ethnique ne préoccupait pas grand monde, moins que personne ceux mêmes à qui le nom avait été donné.

ASSYRIENS ?

Mais le temps est arrivé où la revendication officielle du titre va être enregistrée. En 1929, renversant totalement sa position de 1910, le Rev. W. A. Wigram publie à Londres *The Assyrians and Their Neighbours*, où il consacre un chapitre entier (p. 177-185) à la question des *Ancient and Modern Assyrians*. Il y affirme désormais catégoriquement que « l'Assyrien, Chaldéen, Nestorien actuel représente la souche assyrienne ancienne, sujets de Sargon et de Sennachérib, dans la mesure où ce type très marqué subsiste encore ».

Les raisons données, celles même que les Assyriens actuels mettent en avant, sont développées au cours du chapitre et résumées à la fin (p. 184-185) : « La race des Assyriens modernes, qui vivent dans le même pays que les anciens porteurs du nom, qui utilisent une forme de la même langue et de la même écriture que leurs prédécesseurs, qui ont les mêmes traits, et qui revendiquent dans leurs propres traditions la descendance de fait, peuvent être dits à juste titre

⁴⁴ P. 148.

⁴⁵ Londres, Hopkinson 1925.

⁴⁶ Sauf une fois, p. 64.

⁴⁷ Encore un autre missionnaire anglican, le Rev. A. J. MC LEAN, dans *The Encyclopedia of Religion and Ethics*, t. 12 (1921), s. v. *Syrian Christians*, ne parle pas une seule fois d'Assyriens, sauf la mention (col. 130 b) de l'Assyrian Mission.

⁴⁸ Dans *Iraq, 1900 to 1950*, OUP, 1953, texte p. 15.

représenter l'ancienne race ». Au cours du chapitre, Wigram avait examiné successivement les cinq raisons : habitat, tradition, traits, costume et langue. Reprenons-les brièvement.

a) Habitat.

« Au début de l'époque chrétienne, dit l'auteur, on les trouve dans l'ancienne Assyrie, et il n'y a pas de trace d'une grande émigration ou immigration dans l'intervalle ».

Nous avons vu dans l'étude sur le Hakkâri turc que, sinon « au début de l'époque chrétienne », du moins dès que l'on possède des documents à leur sujet, on trouvait déjà des peuplades ressemblant fort à nos Assyriens modernes dans les districts de Tiyari, de Diz, de Baz, de Djilu, de Tkhuma et d'Urmia. Est-il exact d'appeler cela « l'ancienne Assyrie » ?

Les partisans de la thèse doivent donc avoir recours à une migration à partir d'Athor. En faveur d'une telle migration existe une ancienne tradition, déjà recueillie par Cutts en 1876, donc avant la sélection de l'appellation. Mais quand se produisit l'exode ? La logique eut voulu qu'on le plaçât au temps de la chute de Ninive, en 612 avant Jésus-Christ. A une telle distance de nous, le fait serait invérifiable, et s'il ne pourrait être prouvé, il ne pourrait non plus être rejeté d'emblée ; au moins le point ne serait-il pas perdu pour la défense.

Certains modernes, croyant se retirer à distance suffisante⁴⁹, placent la migration au milieu du IV^e siècle de notre ère, quand « les Romains et les Perses commencèrent une de leurs guerres » ; on admire le vague de l'expression.

En fait, ce n'est ni le VII^e siècle avant Jésus-Christ, ni le IV^e siècle après, que fixe la tradition. Wigram lui-même, contredisant son affirmation citée en tête de ce paragraphe, la rapporte (p. 145) en disant : « selon leur propre tradition », le peuple d'Adiabène fut repoussé vers les montagnes par les massacres de Tamerlan. En effet, c'est ce dernier nom qui est habituellement mis en avant pour expliquer l'exode, qui se serait donc produit à la fin du XIV^e siècle. En ce temps-là, dit-on, « quelques groupes assyriens, de caractère particulièrement énergique, réussirent à s'incruster dans les montagnes impénétrables du Hakkâri, au sud du lac de Van »⁵⁰.

Une autre version de la même opinion attribue à Tamerlan la quasi annihilation des chrétiens, avec survivance d'un petit reste dans les montagnes⁵¹. Ici, il n'est plus question d'un exode, mais d'une survivance. J'ai déjà noté que les légendes hagiographiques des districts montagneux prouvent l'existence ancienne d'une chrétienté dans ces régions, peut-être accrue dans la suite par des apports de réfugiés.

Ce qui limite ces apports et ébranle l'argument de l'exode massif au temps de Tamerlan, c'est le rapport d'Elie VIII, en date de 1610⁵² que j'ai relevé dans mon précédent article. A peu près deux cents ans après les prétendus événements, le patriarche ne dit pas que ses fiers

⁴⁹ *Betrayal*, cit. p. 10, avec référence à *The Assyrian Tragedy*, Annemasse 1934.

⁵⁰ RONDOT, cit. p. 155 (On peut faire remarquer que le mot assyrien est ici un anachronisme). – De même *The Oxford Dictionary of the Christian Church*, p. 947.

⁵¹ Tradition recueillie par le Rev. A. J. Mc Lean, cf. art. *Syrian Christians* cit. col. 176 b.

⁵² *Genuinae Relationes*, p. 113-114.

« hommes de guerre et mousquetaires », n'obéissent ni aux Turcs ni aux Persans, aient choisi cette liberté au prix d'un exil volontaire en d'autres régions. En fait, les quelques traditions qui mentionnent des personnes déplacées, au XIV^e siècle ou à d'autres époques témoignent tout au plus de la migration de quelques familles.

Ce qui est exact, c'est que la plupart des chrétiens restèrent au pays d'Athor, c'est-à-dire de Mossoul⁵³ ou de sa grande province⁵⁴, qui incluait à certaines époques Erbil et l'Adiabène. Ce sont ces chrétiens, qui habitent depuis des siècles les terres d'Assour, Kaleh et Ninive, qui auraient plus de droits au titre, bien qu'on les appelle Chaldéens ou Syriens. Et cependant, quand un copiste syrien occidental de 1826 signe : « Qas Behnam Athorâya », il veut dire « de Mossoul »⁵⁵ et ne revendique aucune parenté avec le peuple d'Assour.

b) Tradition.

D'après Wigram, leur propre tradition affirme qu'ils sont de vieux sang assyrien, « avec peut-être un mélange de certains éléments babyloniens et chaldéens ». Et l'auteur de citer, sans d'ailleurs trop y croire, un certain David de Qalaita, du village de Marbishu, qui prétendait descendre en droite ligne de Nabuchodonosor.

L'argument de tradition vaudrait si l'on trouvait des preuves de telles revendications avant que les Anglicans aient sélectionné l'appellation d'Assyriens. Jusqu'à nouvel ordre, les documents réunis au paragraphe : *Comment s'appelaient-ils eux-mêmes*, semblent indiquer que ce fut la dénomination qui suscita la revendication, plutôt qu'une « tradition » dont on n'a aucune trace ancienne. J'ai bien peur que ce soit le nom qui, en cinquante ans environ, ait créé le sentiment d'appartenance. Comme me disait naïvement un Assyrien : « nos fils s'appellent Assarhaddon et Assurbanipal⁵⁶, cela prouve bien que nous sommes Assyriens ! » *Post hoc, ergo propter hoc*. Certains vont même jusqu'à affirmer que leurs aïeux portaient également de tels noms. Je viens

⁵³ L'arabe dit *Athûr* et le syriaque *Athôr*. - Dans sa notice *Athûr* de *Historical and Geographical Researches in the Region East of Mosul*, en arabe, dans *Sumer*, Bagdad, t. 17 (1961) p. 44, M. G. 'AWWAD a bien résumé les diverses acceptions du mot : *Athur* pour Mossoul est même passé dans le vocabulaire de voyageurs tels que Benjamin de Tudèle (entre 1159 et 1173) pour qui Mossoul est « Assur la grande » (*Voyageurs anciens et moderne*, Paris 1869, t. 2, p. 188). Sur l'équivalence Athor-Mossoul, voir le *Lexicon* de BAR BAHLUL (t. 1, col. 322) et le *Thesaurus* de PAYNE SMITH (t. 1, col. 240) - Le savant *chammâcha* Guiwarguis, de 'Aïn Zalah, qui a aujourd'hui 60 ans, se souvient que, quand il demandait à son oncle : Qui sont donc ces Athorâyé ?, celui-ci répondait : Les Mossouliotes.

⁵⁴ Chez certains géographes arabes, la province d'Athur existe. Elle est devenue Aqur chez le MAQDASSI (*Ahsan al-Taqasim*, BGA, p. 136 s) où elle correspond aux trois régions des *Diyar Rabi'a*, *Diyar Mudar* et *Diyar Bakr*.

⁵⁵ Cod. 64 de la Bibliothèque de la Mission américaine d'Urmia. Catalogue 1898, p. 14 en haut.

⁵⁶ Je connais même une Sargonia. Qu'en pensent les assyriologues ?

de faire les indices de mon Assyrie Chrétienne et j'ai dû aligner une cinquantaine de pages de noms propres de personnes ; inutile de dire qu'il n'y a pas un seul nom « assyrien ».

c) Les traits.

La ressemblance du type ajouterait une preuve nouvelle, et Wigram⁵⁷ met en parallèle les profils d'un roi assyrien et d'un prêtre « assyrien » moderne.

On ne peut plus, aujourd'hui se contenter du rapprochement de deux clichés bien choisis, pour baser une comparaison⁵⁸. L'anthropologie scientifique s'est occupée du sujet, et j'ai bien peur qu'elle n'ait de décevantes constatations à nous révéler. Les mensurations naguère effectuées au camp de Habbaniya par le Dr Henry Field sont suggestives⁵⁹ : tous les types raciaux y compris le type arménien, furent retrouvés parmi les *Assyrian Levies*.

Je sais bien que personne, Wigram pas plus qu'un autre, ne croit plus à l'existence de races pures, surtout à un carrefour du monde comme celui que ces chrétiens auraient habité jusqu'aux dernières invasions mongoles ; cependant l'argument ethnographique aurait été le seul qui aurait pu appuyer la thèse d'une façon scientifique. Qu'il soit négatif pèsera lourd sur le verdict.

d) Le costume.

Wigram est le seul à donner cet indice de parenté. Encore limite-t-il la ressemblance à la calotte cônique de feutre des Assyriens modernes⁶⁰, qu'il prétend retrouver dans les bas-reliefs anciens. En réalité, là-bas cette coiffure est un casque de soldat que M. Contenau décrit ainsi : « il emboîte la tête et s'élève en cône, mais pour finir par une pointe effilée »⁶¹. Quant à la coiffure des gens du peuple assyrien ancien, quelquefois un genre de turban, elle était ordinairement formée par « un simple lien qui passe autour du front et maintient les cheveux en place, ou bien un assemblage très compliqué paraissant un bonnet épousant la forme de la tête, et fait de pièces rapportées »⁶². Il faut donc beaucoup de bonne volonté pour rapprocher, serait-ce du casque ancien, la calotte de feutre moderne, plus basse, plus aplatie et plus évasée en forme de patelle. Et, encore une fois, tout le reste du costume diffère.

e) La langue.

L'auteur lui-même le dit : « Le témoignage de la langue doit être reçu avec quelque prudence, car toutes les langues sémitiques semblent avoir à peu près la même grammaire, plus ou moins élaborée, et un vocabulaire qui a beaucoup de traits communs pour ce qui regarde la

⁵⁷ Photo face p. 179.

⁵⁸ Ce qui n'empêche pas la feuille d'une secte moderne « The plain Truth », (Pasadena-California), article « Germany in prophecy », vol. 27, 12 (Déc. 1962) p. 25-27 et vol. 28, 1 (Janvier 1963) p. 15-17 et 27-30, de reproduire trois clichés d'assyriens contemporains pour montrer combien ils ressemblent... aux allemands, qui sont donc les véritables descendants des Assyriens ! Les Assyriens modernes de Kerkour sont d'ailleurs tout à fait prêts à partager leur titre avec les Allemands, dont ils admirent les qualités guerrières.

⁵⁹ *The Anthropology of Iraq*, part 2, n° 2, 1932, *Kurdistan*, p. 64-71

⁶⁰ Cf. photo de prêtre, dans WIGRAM face p. 196.

⁶¹ *La vie quotidienne à Babylone et en Assyrie*, Paris 1950.

⁶² *Ibid.* p. 74.

racine des mots ». Ici, aussi, du point de vue de la langue, considérer les Araméens anciens comme les ancêtres des « Assyriens » modernes aurait peut-être plus de chances d'être exact⁶³.

Quant à l'écriture, aucun philologue n'a jamais songé à faire dériver les *lettres* alphabétiques syriaques des symboles cunéiformes qui représentaient des *syllabes*.

Les arguments apportés au débat et formulés surtout par Wigram ne semblent donc pas dirimants. Les Assyriens modernes leur ajoutent souvent un dernier appel : Mais alors, que sont devenus les Assyriens ? Ce à quoi l'on peut répondre par une autre question : que sont devenus les Babyloniens, les Sumériens, les Accadiens, les Hittites, les Parthes, et, plus près de nous, les Ghayanides, les Taghlibites, etc. Dans ce creuset de races que représente la région de Ninive, où les déplacements de populations se sont succédé à un rythme si accéléré, combien de vagues se sont levées, se sont enflées, grossies d'éléments pas toujours d'origine, et sont retombées, se dissolvant dans le grand océan. Quand meurt la vague, que devient l'écume qui, il y a un instant, la couronnait ?

Il est de fait que, à part Wigram, tous les missionnaires anglicans qui ont travaillé à la Mission de l'Archevêque n'attachent pas de valeur ethnique au vocable. La savante *Encyclopedia Britannica* n'a pas retenu le nom d' « Assyrians » pour les modernes, elle parle toujours, de « Nestorians »⁶⁴ et ne cite le nouveau nom que dans la référence à l' « Assyrian Mission ». Quant à *The Oxford Dictionary of the Christian Church*⁶⁵, il n'hésite pas à conclure sans pitié : « the name *Assyrian*, despite W. A. Wigram, is almost certainly a misnomer ».

Je n'irai pas aussi loin, car une étude scientifique et exhaustive de tous les aspects du problème n'existe pas encore, du moins à ma connaissance. Il serait temps qu'une telle étude prenne la place des plaidoyers pathétiques et des affirmations passionnées. Pour moi, je ne veux pas conclure ; les pauvres « Assyriens » ont déjà perdu trop de choses pour qu'on leur conteste encore leur nom. Peut-être faut-il simplement reconnaître une chose : c'est par des chemins extrêmement tortueux que ce nom leur est parvenu, ou, comme ils disent, revenu.

J.M. FIEY.

Mossoul, février 1965.

⁶³ Je n'ai pu consulter l'article de R. J. H. GOTTHEIL, *Syriac and Assyrian*, dans *Hebraica*, vol. 3 (1886/1887) p. 187.

⁶⁴ Vol. 16 (1929) p. 244-245

⁶⁵ Ed. par F. L. CROSS, London OUP, 1961, s. v. *Assyrian Christians*. Voir aussi TH. BOIS dans *Proche Orient Chrétien*, vol. 12 (1962) p. 389.